



Femmes et médias
au Maghreb



Revue d'analyse N° 8

Jeunes femmes journalistes maghrébines PORTRAITS



L'engagement d'une nouvelle génération

Le journalisme attire les femmes. Les écoles de journalisme du Maghreb sont pleines de jeunes femmes voulant exercer ce métier, tantôt gratifiant tantôt ingrat. Elles savent à quoi elles vont faire face. Une profession dont la sphère de décision est essentiellement composée d'hommes et dont les barrières de genre ne sont pas faciles à surmonter, en l'absence d'une vraie détermination et d'un véritable engagement envers la démocratie et l'égalité. Ce numéro de *Femmes et médias au Maghreb* présente les portraits de cinq jeunes femmes journalistes que les fortes convictions démocratiques et les idéaux d'égalité et de justice ont fait plonger dans ce domaine. Ces cinq femmes sont de jeunes plumes désirant contribuer à la construction d'un nouveau Maghreb, un Maghreb plus démocratique, plus égalitaire.

Elles sont conscientes que l'exercice de leur profession leur confère un grand pouvoir, celui de la parole publiée, et que cette parole peut, sans doute, avoir la force suffisante pour déclencher des changements transformant leurs pays en véritables démocraties où l'égalité et la justice règnent. Les jeunes femmes journalistes des précédentes générations avaient sûrement des convictions aussi fortes mais les sociétés maghrébines demeuraient

extrêmement conservatrices et refusaient donc toute idée liée à des changements impliquant l'égalité des genres et l'autonomisation des femmes. Actuellement, les sociétés maghrébines sont en pleine évolution, même s'il existe des couches sociales réticentes aux changements. Dans ce contexte, les jeunes femmes journalistes ont une opportunité sans précédent de s'ériger en actrices du changement car les médias créent l'opinion publique et façonnent l'imaginaire collectif. Plaider en faveur de l'égalité entre les hommes et les femmes depuis les rédactions, donner de la visibilité aux femmes dans les reportages et les nouvelles, y refléter la multiplicité des rôles des femmes et des hommes et, traiter tout simplement, l'information en respectant l'éthique du métier peut aider énormément à éradiquer les inégalités et les comportements machistes. Irane, Fedwa, Maria, Chaimae et Fatma se sont déjà mises à la tâche.

Ces cinq jeunes femmes journalistes sont un exemple de détermination et d'engagement démocratique et citoyen menant vers la réussite, réussite que l'UNESCO célèbre par un travail en faveur de l'égalité des genres et de l'épanouissement des femmes, au cœur de son mandat, l'un des piliers donnant sens à son existence.

La voix des femmes ouvrira de nouvelles voies



Irane Belkredim

Septembre 2000, j'avais 21 ans, fraîchement licenciée en sciences de l'information et de la communication à Alger, je commençais comme journaliste à *l'Authentique*, un quotidien national privé et francophone. J'étais excitée et heureuse, même si c'était lourd à porter. Etre journaliste signifiait la mort en Algérie. Depuis 1993, et pendant plus de quinze ans, les terroristes islamistes semaient la terreur dans le pays. Ils égorgaient les populations désarmées dans les petits villages, posaient des bombes dans les espaces publics (écoles, marchés, boulevards, plages, commissariats) et tiraient à bout portant sur les journalistes et les intellectuels. Mon père s'était farouchement opposé à mes études d'abord, et à mon travail ensuite, il craignait pour ma vie. "Tout sauf ça" a-t-il dit. "Ça ou rien", ai-je répondu.

Il fallait continuer à vivre. La presse rapportait quotidiennement le meurtre de journalistes et de populations quand je me rendais à l'université que la plupart des professeurs et enseignants avaient désertée. J'avais peur, comme tous les Algériens. Je me méfiais des gens, je regardais toujours derrière moi en marchant, je scrutais les passants et, parfois, j'imaginai ces barbares venir me chercher à la maison et me tuer à bout portant, sous les yeux de mes parents.

Je vivais ma mort pour pouvoir l'accepter ou y échapper, peut-être. Dans ma cité, on savait que j'étudiais le journalisme, je ne l'avais pas caché comme le faisaient beaucoup pour ne pas mourir. Mais rien ne pouvait m'arrêter. Ma passion m'aveuglait et me

donnait la force de continuer. Ecouter, enquêter, écrire, raconter, vivre des conflits, dépasser mes frontières et réaliser des reportages diversifiés; tout cela me faisait rêver. Les émissions et les débats que je découvrais sur les télévisions françaises en compagnie de mon père, m'éblouissaient et m'inspiraient.

Mes études, c'était mon premier engagement. Résister, aller jusqu'au bout et devenir journaliste était un autre engagement, un engagement quotidien et périlleux dans un pays habitué au mutisme. Parce que le silence est une culture, l'expression dérange, elle transgresse l'interdit, provoque des débats, enfante de nouvelles idées, dénonce, fait entendre la voix de ceux qui n'en ont pas.

J'ai travaillé dans sept quotidiens nationaux. J'allais chercher l'information, l'arracher, la traquer pour la livrer. Je touchais à tous les sujets. Sensibiliser, expliquer, questionner les acteurs concernés et obliger les politiques à réagir. Ce n'était guère facile. Aujourd'hui, la situation a considérablement évolué. Toutefois, la tâche reste ardue parce qu'il faut encore forcer des portes fermées, oser interroger et dire, briser le silence et trouver de nouvelles sources d'information. Des obstacles multiples à contourner dans un environnement qui n'encourage pas la libre expression.

Le journalisme, un métier difficile qui relève des défis permanents et qui m'a toujours mise face à moi-même et à ceux que j'aime. Mon entourage, mes choix les impliquaient. Ecrire, oser afficher mon opinion en mon nom, sans pseudonyme, suscitait des réactions, particulièrement de la part des plus proches. Mes premières chroniques politiques, à 22 ans, que mon rédacteur en chef, Mohamed Abdoun, avait encouragées, en ont surpris plus d'un. Une voix féminine s'élevait, une parole assumée, fluide, s'exprimait.

Il y avait beaucoup de risques à prendre. Partir en mission, découper, une autre situation dure, surtout pour une femme. « Si tu ne peux pas le faire, change de métier ! », a assené sévèrement mon rédacteur en chef face à mes réticences de partir dans le sud algérien. C'était comme une giflette. Le soir même, j'en ai parlé à mon père. Il ne s'est pas opposé, il n'a pas approuvé, il a juste dit que c'était mon métier et que je devais assumer mes choix.

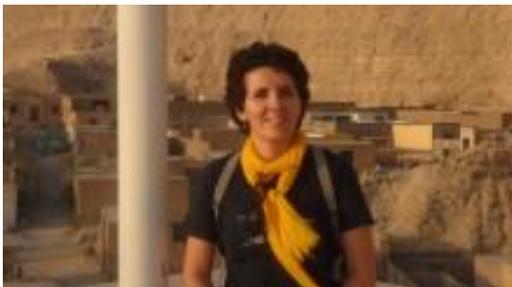
Les difficultés se sont succédées. Travailler le week-end, les jours fériés ou très tard le soir à Alger, couvrir les régions touchées par le

terrorisme, suivre les manifestations, aller dans les quartiers dangereux boudés par les politiques... Tout cela pour écouter l'autre Algérie, pour toucher du doigt toutes ses réalités et permettre aux citoyens de savoir, de comprendre

J'aime ce métier qui m'a tout pris et beaucoup donné aussi. Cette parole prise est un engagement fort qui a bouleversé ma vie et celle de ma famille. Mon père a fini par dépasser ses peurs et accepter mon métier. Nos débats étaient interminables à la maison, autour d'un café. Mes frères, conservateurs, qui pensent qu'une femme doit s'occuper de son foyer seulement, me regardent autrement. Même s'ils n'apprécient pas mes choix, ils me respectent. Je deviens un modèle autour de moi, j'ouvre de nouvelles voies. Ma nièce rêve de devenir journaliste comme moi. Elle sait d'ores et déjà qu'une femme peut s'intéresser à la politique, se déplacer seule, écrire, créer de la polémique, tout comme les hommes.

Aujourd'hui, je continue d'assumer cette parole responsable. Il n'est certes pas évident de casser des siècles de culture machiste empêchant les femmes de s'exprimer, de se penser même capables de le faire. C'est pour cela que nous, les femmes journalistes, devons nous faire voir et entendre comme des porteuses d'opinions, des analystes et des actrices de la société concernées par toutes les questions touchant à notre pays.

Voilà comme nous, femmes des médias, pouvons faire que les prochaines générations d'Algériennes trouvent un pays un peu plus égalitaire.



Irane Belkredim



Fedwa Misk, une *Qandisha* parmi d'autres

Qandisha magazwine a seulement
trois ans aujourd'hui, mais
beaucoup de succès à son actif.
Derrière la création de cet espace
d'expression féminine, une jeune
femme au parcours peu typique.
Portrait de Fedwa Misk.

"Je suis née en 1981 dans la petite ville de El Jadida. Couvée dès les premières heures de mon existence par une merveilleuse mère qui, devant endosser les responsabilités d'un père absentéiste, a fait le sacrifice de sa féminité sous le poids d'une société conservatrice". C'est ainsi que se présente Fedwa Misk, fondatrice et directrice du webzine collaboratif *Qandisha* magazwine.

En effet, élevée dans une famille marocaine de classe moyenne, Fedwa trouve très tôt un modèle dans sa mère, alors directrice de collège. La force de caractère de celle-ci et son sens aigu de la justice sont peut-être, selon elle, son «seul véritable héritage». «Ce n'est pas toujours un cadeau», ajoute-t-elle en plaisantant. Fedwa n'aime pas spécialement l'école «où le système bourratif sert plus à engourdir l'esprit plutôt de le raviver», mais elle s'applique par curiosité et souvent par défi. Ceci la conduit à s'engager dans de longues études de médecine qui n'entament aucunement son amour pour la lecture ou son rêve d'enfant de devenir écrivain. D'ailleurs, les nuits de garde à l'hôpital, la misère humaine et la pauvreté lui dévoilent un visage qu'elle s'évertue à décrire dans des écrits qu'elle ne partagera qu'avec les intimes.

Une prise de conscience féministe

Fedwa Misk a un souvenir précis qu'elle considère comme un tournant dans sa vie. «Ce fut lors de mon stage de gynéco de 6^{ème} année de médecine. J'avais pour patiente une jeune mère de 18 ans. La faible corpulence de cette créature m'émut aux larmes. Tout juste césarisée, elle souffrait le martyr, n'arrivant ni à bouger ni à allaiter son bébé. J'ai appris sur son dossier qu'elle était mère célibataire,



Fedwa Misk

ce qui expliquait sa solitude. Abandonnée ainsi à son sort, elle n'avait pas de quoi acheter ses anti-inflammatoires ni le lait ou le biberon pour son fils. Avec des étudiants burkinabès habitués aux caravanes dans les villages du Burkina Fasso, on arriva à lui rendre le mamelon plus accessible à la tétée moyennant une seringue dont on avait enlevé l'aiguille et inversé le piston. On faisait avec les moyens du bord, on essayait tant bien que mal de lui rendre la vie plus facile. Mais c'était sans compter la cruauté humaine de certains éléments de personnel hospitalier qui n'hésitaient pas à maltraiter verbalement les jeunes mères célibataires, sous prétexte de "péché". Certaines ne se gênaient pas d'évoquer les "frasques" sexuelles des patientes de manière choquante. Et pour la première fois de ma vie, je me rendais compte que la mentalité patriarcale pouvait être pire que la pauvreté, surtout lorsqu'elle est portée et véhiculée par des femmes. Ce fut peut-être ma première vraie prise de conscience de l'ampleur du malaise des femmes dans notre société».

L'expérience *Qandisha*

De la médecine au journalisme, il n'y a pas eu de virage serré. Fedwa qui s'exprimait déjà sur des forums et son blog trouva l'opportunité de partager des articles dans la presse. En 2009, elle participe aux côtés d'un groupe informel à la création du cycle de rencontres littéraires, portant le nom du Café littéraire. Cette expérience lui sert à affiner ses connaissances littéraires, mais également à l'initier à la modération et à l'animation de débats qui peuvent traiter de littérature, d'idéologies religieuses, de politique ou de féminisme. "Nous étions l'un des rarissimes espaces publics d'expression.

Je me désolais de constater que les femmes ne prenaient pas souvent la parole lors des rencontres", commente-t-elle.

En 2011, Fedwa Misk est journaliste pigiste sur plusieurs supports. Le printemps arabe, dont les vents sont dévastateurs dans d'autres pays de la région, arrive, même affaibli, à questionner la question démocratique au Maroc. Durant des mois, Fedwa Misk observe les manifestations de la rue arabe et note de jour en jour le malaise de la revendication féministe dans la société orientale. Des militantes lui rapportent les agressions physiques ou verbales qu'elles subissent dès qu'elles scandent des slogans émancipateurs. Sans oublier la montée des islamistes dont la liberté des femmes semble être la première victime.

Devant la faible implication des médias féminins et se sentant impuissante devant les événements, Fedwa Misk exprime la volonté de créer un magazine ouvert à toutes les journalistes femmes voulant s'exprimer sur des sujets divers, de la politique à la société, de la littérature à l'agriculture. Et de s'octroyer la tribune libre dont les journalistes ne disposent pas aisément en général. L'engouement que suscite l'idée la pousse à ouvrir la porte à toutes les femmes qui peuvent et veulent s'exprimer. Mais comment? Au vu du coût exorbitant de l'impression et de l'impossibilité de trouver des bailleurs de fonds, l'idée d'un support internet s'impose et séduit de plus en plus. En plus de son faible coût d'exploitation, internet peut offrir une visibilité large et un accès immédiat depuis l'étranger. Avec quelques amis proches et des collaboratrices séduites par l'idée, *Qandisha* voit le jour le 14 novembre 2011. Un buzz impressionnant même pour l'équipe : à la place des 100 visites souhaitées, 10.000 visites au premier jour, dont 7000 visiteurs uniques, 150 commentaires et une première interview d'une chaîne de radio française. Ce qui y plaît : la prise de parole de femmes de profils différents, l'humour et le ton subjectif utilisés, l'impertinence des questions posées au chef du parti islamique, aujourd'hui chef du gouvernement, et la diversité des sujets. Depuis, *Qandisha* a soutenu des causes diverses.





Depuis l'abrogation du deuxième alinéa de l'article 475 du Code pénal, qui permettait aux violeurs de mineures d'échapper à la justice s'ils épousaient leurs victimes, à la lutte contre la discrimination raciale et envers les personnes homosexuelles, en braquant les projecteurs sur des affaires de la justice passées sous silence. "Mais *Qandisha* est avant tout plein d'histoires de petits succès personnels. Si elle m'a personnellement grandie, elle a aidé de jeunes femmes à se libérer de ce qui les muselait, à partager leurs idées courageusement, sachant qu'elles ne sont plus seules. C'est aussi ce magnifique réseau de femmes qui s'est constitué spontanément, entre collaboratrices et lectrices, et qui a concrètement aidé plusieurs femmes en situation difficile", ajoute Fedwa.



Quel rôle pour le journalisme?

Si l'absence de ressources financières empêche *Qandisha* d'aller plus loin dans l'action féministe, d'autres médias en dispose grandement et peuvent faire la différence pour les femmes. "Encore faut-il que l'intention y soit. L'engouement qu'a provoqué *Qandisha* est reproductible et surtout multipliable. Avec des moyens comme ceux dont disposent les médias actuels, la presse pourrait changer la donne en martelant l'opinion publique et les décideurs politiques au sujet des impératifs féministes et les injustices faites aux femmes", explique Fedwa Misk.

Pour ce faire, l'implication directe des premières concernées n'est plus un choix, mais une nécessité pour constituer une réelle force de frappe. "S'ériger en donneur de leçons est le problème essentiel de la quasi-totalité des médias. Or je ne peux m'exprimer au nom de tout le monde. Je pense donc qu'il faut laisser s'exprimer les femmes sur leur propre condition. D'un côté, ceci garantit une charge émotionnelle importante, un apport intellectuel crédible, mais également un sentiment d'appartenance et un soutien sans condition de la part des lectrices", conclut Fedwa Misk.

Par Meriem Alami, Communicatrice indépendante, Maroc

Le métier qui me fait me sentir libre

En classe, l'on m'a souvent demandé ce que je voulais devenir, et à l'époque, comme tous les enfants de mon âge, je répondais maîtresse ou médecin. Mais au fond de moi, il y avait toujours quelque chose qui me poussait à chercher un métier qui me ferait me sentir libre, libre de m'exprimer et d'exposer toutes mes idées et mes pensées. Je ne savais pas vraiment ce que signifiait être journaliste. Or, avec le temps, j'ai découvert le vrai sens de ce terme, le vrai esprit de cette profession. Être journaliste, c'est faire allusion à l'apprentissage permanent, au travail de terrain et surtout à la recherche de la vérité en toute honnêteté et neutralité. Je voulais devenir journaliste parce que je voulais découvrir, connaître. Et le plus important, je voulais me sentir utile en dévoilant ce qui se cache sous la surface pour le raconter aux citoyens et aux citoyennes. Agée de 20 ans, j'ai plongé avec enthousiasme dans le monde du journalisme et des médias en intégrant, en 2012, l'Institut supérieur de l'information et de la communication de Rabat (ISIC). Même si j'étais déjà motivée, le fait de découvrir *in-situ* ce nouvel horizon m'a remplie d'énergie et m'a fait aussi me poser plusieurs questions : Quelle est la place des femmes dans les médias ? Arrivent-ils à véhiculer des représentations fidèles des genres ? Mes expériences aussi bien en tant que professionnelle du journalisme qu'en qualité de consommatrice de produits médiatiques de toute sorte, me permettent d'affirmer que la plupart des émissions de société diffusées par les médias



Maria Abdali

maghrébins cherchent toujours à surreprésenter les femmes vivant dans des circonstances difficiles et sous l'obligation d'assumer des rôles féminins traditionnels, option n'aidant ni à faire évoluer les esprits ni, par conséquent, à déclencher le changement de comportement tant nécessaire pour en finir avec le machisme au sein de nos sociétés. Par ailleurs, l'on y voit rarement des femmes qui ont brillé dans leurs domaines respectifs. Il est vrai que cela aiderait à la sensibilisation et susciterait le souhait chez les jeunes femmes de pousser loin leurs ambitions, mais ne montrer que cette image des femmes est loin d'être le meilleur choix car, d'un côté, les "super women" ne sont pas si nombreuses que cela et, d'un autre côté, d'autres femmes méritent aussi d'être représentées dans les médias.

Défendre l'équilibre

Les médias modèlent l'opinion publique et ont un impact direct sur les valeurs et les convictions des citoyens et des citoyennes. Cette réalité est une opportunité en or pour les femmes journalistes, comme moi, de lutter en faveur de l'égalité des genres et des droits des femmes. Comment? En brandissant l'arme de l'équilibre. Défendre l'équilibre de genre dans la pratique journalistique contribuera, sans nul doute, à chasser de notre société les inégalités et la discrimination basée sur le genre. Une plume équilibrée fait preuve de professionnalisme et peut s'avérer l'arme parfaite pour arriver à des résultats concrets comme, par exemple, un changement de comportements vers des attitudes moins machistes, voire égalitaires.

Par Maria Abdali, Journaliste, Maroc

Je suis née le 15 mai 1991 à Meknès. Titulaire d'un baccalauréat en sciences mathématiques, je décide de partir en Tunisie pour poursuivre mes études en sciences de l'information et de communication, afin de devenir spécialiste de l'information politique. Passionnée de journalisme, et en parallèle avec mes études, je parviens à intégrer, dès 2009, des journaux francophones à Tunis. C'est ainsi que mon parcours professionnel dans le monde des médias commence. Et, au bout de deux ans, l'événement parmi les événements: la révolution tunisienne, le début du Printemps arabe.

J'ai choisi dès le départ d'être une étudiante dans l'école de la vie plutôt que de résumer cette dernière à une filière, mais le choix du pays a été un clin d'œil du destin. On dirait que le *maktoub* m'a conduite en Tunisie pour vivre ces moments historiques et mémorables. Couvrir les périodes pré et post révolutionnaire en Tunisie a été un cadeau pour moi. Cela m'a apporté des tonnes d'enthousiasme et a poussé encore plus loin mes ambitions, grâce auxquelles j'ai pu raconter les faits qui bousculaient la Tunisie à travers des médias prestigieux comme l'agence britannique Reuters.

Les bons choix

J'ai choisi d'être journaliste parce que, de prime à bord, je m'y vois. La passion pour le journalisme m'a kidnappée, transformée et hantée. En effet, l'information cache en soit la communication. Transmettre un message au public, rapporter les faits, porter la voix des sans-voix, informer, éduquer et divertir, toutes ces actions ne peuvent être réalisables sans exercer l'art de la communication. En effectuant un va-et-vient entre les sphères de l'information et de la communication, j'apprends davantage des autres, ce qui me permet de relativiser, de contextualiser et de reconfigurer tout phénomène social. Cette conception philosophique de l'apprentissage m'a permis de me lancer récemment dans un champ nouveau : la recherche scientifique. Sans pour autant vouloir lâcher complètement le métier.

Le journalisme que je veux faire



Chaimae Bouazzaoui



Chaimae Bouazzaoui

De nobles valeurs

Loin du *buzz*, du *scoop* et de la manipulation, le journalisme de par sa neutralité et son équilibre inculque des valeurs nobles chez la personne (j'ai voulu m'en imprégner) et réinvente son quotidien. Justesse, promotion de l'égalité et de l'équité, recul par rapport aux préjugés, capacité d'écoute, analyse et argumentation en sont des exemples.

Dans ce sens, les journalistes et les médias jouent un rôle indéniablement noble dans la transformation des sociétés. Donner la parole à ceux et celles qui n'ont jamais pu la prendre, faire retrouver aux «sans voix» leur liberté d'expression, faire résonner haut et clair les revendications des collectifs les plus marginalisés. Voilà la beauté du journalisme.

Nous vivons dans une région où, malheureusement, les femmes ne sont toujours pas traitées sur un pied d'égalité avec les hommes. C'est par rapport à cette réalité que j'ai construit mon engagement comme jeune femme journaliste. Etant le miroir des sociétés et l'un des catalyseurs du changement de comportement des citoyens et des citoyennes en faveur de l'égalité, les médias se doivent de prendre en considération les caractéristiques sociodémographiques des contextes où ils sont implantés et promouvoir la culture de l'égalité et de la tolérance. Voici le journalisme que je veux faire : celui poursuivant la justice et poussant les citoyens et les citoyennes à dépasser les stéréotypes et les préjugés, car faire évoluer les mentalités d'aujourd'hui pour que les sociétés de demain soient davantage justes incombe pleinement aux médias.

Mon engagement: contribuer à la consolidation de la démocratie dans mon pays



Fatma Louati

A 19 ans, je quitte Sfax, ma ville natale, pour intégrer l'Institut de presse et des sciences de l'information de Tunis (IPSI) qui répondra à ma passion envers un métier tant laminé à l'époque de l'ex-Président Ben Ali.

Diplôme en main et impatiente d'entamer ma vie professionnelle, je débute en 2010 mon expérience en tant que journaliste au sein de la *Radio Nationale*. Charmée par le journalisme radiophonique, j'intègre, après la révolution, l'équipe de *Radio Kalima*, une station de radio privée qui exerçait, depuis sa fondation en 2008, une ferme opposition envers le régime dictatorial de Ben Ali.

L'importance de l'investigation

Avide d'élargir mes horizons, je commence très tôt à collaborer avec *Radio France Culture* pour laquelle je réalise des reportages à partir de la Tunisie et sur place à Paris. Ce travail journalistique de terrain en tant que reporter m'a fait découvrir l'importance du journalisme d'investigation à travers lequel j'essaie de contribuer à dévoiler les causes et à

trouver les réponses à des dysfonctionnements de toute sorte que connaît mon pays depuis la révolution. Via mes enquêtes et mes reportages, j'ai pu renforcer ma conviction que les journalistes peuvent réellement jouer le rôle de « Watch dog ».

Par ailleurs, en exerçant le journalisme d'investigation, j'ai pu aussi démontrer que nous, les femmes journalistes, sommes capables d'accomplir nos tâches de manière aussi satisfaisante que nos confrères et de briller dans un domaine que les préjugés et les stéréotypes sexistes ont, jusque tout récemment, réservé presque exclusivement aux hommes. Mon engagement envers la consolidation de la démocratie en Tunisie m'a amenée à promouvoir la culture de l'investigation dans la pratique journalistique, autrefois complètement absente des rédactions tunisiennes. Ainsi, en 2014, je décide d'investir le champ de la formation en « Journalism d'investigation et son rôle dans le développement démocratique » et assure la formation de plusieurs journalistes en Tunisie et au Maroc. Cette expérience réussie m'ayant permis d'entrer

en contact avec la sphère de l'enseignement, me pousse à reprendre mes études afin de devenir, un jour, enseignante à l'IPSI.

Mon attachement au monde des médias ne se limite pas à mes casquettes de journaliste et de formatrice en journalisme d'investigation mais il se manifeste aussi à travers mon activité au sein de la société civile. En 2012, je rejoins, en tant que coordinatrice de projet, l'Arab Working Group for Media Monitoring (AWGMM), une ONG spécialisée, depuis 2004, dans d'observation de médias à travers le monde arabe. Entre 2012 et 2014, j'ai eu l'opportunité d'y coordonner plusieurs groupes d'observation focalisés sur des thématiques variées, notamment le discours de la haine et la représentation des femmes.

Quant à l'avenir, j'ai l'intention de faire en sorte que mes horizons professionnels continuent d'être liés aux défis auxquels sera confrontée la Tunisie dans les prochaines années, notamment en ce qui concerne le développement des médias et de la formation des journalistes.

Par Fatma Louati, Journaliste - Project manager à l'Arab Working Group for Media Monitoring (AWGMM), Tunisie



Fatma Louati

Les auteurs sont responsables du choix et de la présentation des faits contenus dans la revue et des opinions qui y sont exprimées, lesquelles ne sont pas nécessairement celles de l'UNESCO et n'engagent pas l'Organisation. Les appellations employées dans cette revue et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites.